« FLEMME », DE CLAUDE EL-KHAL

Look négligé, lunettes noires et cheveux dépeignés, Claude el-Khal, réalisateur et auteur, me rencontre dans un café de Gemmayzé pour discuter de son nouveau roman "Flemme", éd. Tamyras 2005, un texte audacieux qui livre impunément la vie d'un homme, Ernest, en prise avec l'amour et la liberté.

ALLO : *Flemme* est un livre que l'on peut ouvrir à n'importe quelle page comme un recueil de poèmes. Comment procédez-vous en écrivant ?

Claude el-Khal : *Je ne sais pas, moi j'aime écrire. J'écris en majorité des scénarii. Quand je démarre quelque chose, je ne sais pas quelle forme ça prendra, je travaille à l'instinct, je n'aime pas construire, ça m'ennuie. Ce qui en résulte peut être un court ou un long métrage. Je me laisse guider, j'entretiens une espèce de relation avec le texte. Je l'invente et curieusement c'est lui qui me dirige. Il y a toujours une logique dans le propos ou dans les personnages, ce qui sort de cette logique s'élimine naturellement. Je commence sans me poser de questions, mais l'intention de base est là, je vois la chose, j'imagine quelque chose puis j'écris ce que je vois.*

Je ne crois pas beaucoup à l'écriture automatique, Flemme est un texte écrit puis réécrit un peu comme on écrit une chanson, c'est pour cette raison que je cite Brassens en exergue. Si vous voulez, sans être grossier, l'écriture ressemble à une éjaculation : quand on écrit, on ne se contrôle pas.

Pourquoi avez-vous écrit ce livre maintenant ?

C.K. : *J'ai choisi ce moment-là pour le publier. En réalité, c'est une histoire qui m'accompagne depuis longtemps, l'écriture a commencé à Londres depuis plusieurs années.*

Ernest, c'est vous ?

C.K. : *Non ce n'est pas moi, chaque personnage est inspiré de moi, de mes expériences vécues. Layal est inspirée des femmes de ma vie, c'est un mélange.*

On retrouve dans ce livre l'idée obsédante de l'amour incarné par deux femmes, Layal, femme charnelle, sexuelle, et Nada, maternelle, généreuse. Laquelle se rapproche le plus de l'amour ?

C.K. : *On aime parfois celle qu'on ne peut pas avoir ou celle qui nous procure le plaisir le plus intense au lit. Aucune histoire ne se ressemble. Je trouve que le mot «amour» est employé à tort et à travers, il s'est vidé de tout sens. On se raconte tous de belles histoires.*

Mais la définition qui se rapprocherait le plus de

la vérité est la dimension charnelle de l'amour, aucune histoire d'amour ne peut résister à une mauvaise histoire de cul. La sexualité est un partage, c'est la forme la plus juste et la plus honnête de l'amour. Comme la chanson de Gainsbourg «L'amour sans amour», peut-on vraiment aimer quelqu'un sans amour ?

Quant au temps et à la durée, on peut aimer cinq minutes, un mois, une seconde... Le sentiment n'est pas différent, ce qui change c'est l'intensité.

«Nada a un faible pour les noyés», et Layal ?

C.K. : *Il y a des gens qui sont attirés par les blessés, Nada a un instinct maternel protecteur, elle est un mélange de mère et de petite fille. Layal s'en fout, elle ne s'intéresse pas aux autres. Layal prend et jette, Nada donne.*

Comment expliquez-vous la relation difficile d'Ernest et de Layal ?

C.K. : *Quand on a besoin de l'autre, c'est déjà la fin. Il faut jamais avoir besoin de l'autre, il faut avoir envie de l'autre. Le besoin crée une dépendance, donc une soumission. Ernest a besoin de Layal, il se dit "faut que j'arrête", la seule solution pour lui c'est d'aller dans ce pays qu'elle déteste, certain qu'il ne la verra pas là-bas. Je pense qu'il s'y rend avec Nada pour échapper à Layal.*

Croyez-vous en l'amour ?

C.K. : *Je suis croyant mais pas pratiquant. Quelle horreur de ne pas y croire ! En revanche, je n'ai pas rencontré le désir qui dure.*

Vous intervenez directement dans votre livre pour ouvrir une parenthèse sur de grandes questions philosophiques, quel en est l'intérêt ?

C.K. : *Je voulais m'attarder sur les circonstances d'une rencontre. Qu'est-ce qui fait une rencontre ? Quelque chose se crée, pourquoi, comment ? Est-ce défini dans un livre immense quelque part dans l'Olympe ou est-ce le fruit du hasard? Je ne sais pas comment fonctionnent ces énergies, mais on aime bien trouver une définition aux choses.*

On devine que le pays de Kekpar est le Liban, pourquoi en faire un conte, un pays au-delà des frontières du réel ?

C.K. : *Parce que ça pourrait être n'importe où. Combien de pays ont été occupés par leurs voisins, combien ont vécu sous un régime policier, crapuleux, mafieux.*

La flemme est-elle une solution ? A quoi ressemble-t-elle ?

C.K. : *Elle est le contraire de la fainéantise. On vit dans un monde où on nous pousse à nous agiter, le "faisons quelque chose" est la phrase la plus idiote que je connaisse. La plupart des gens sont étrangers à eux-mêmes. La flemme c'est le refus de cette agitation. Je n'ai pas envie de me bourrer la gueule tous les soirs dans un bar, je n'ai pas envie de regarder la télévision 24 heures sur 24, je n'ai pas besoin d'un élément extérieur pour égayer ma vie. Je veux rester seul à réfléchir, à me retrouver. La flemme est un moment d'arrêt.*

A la fin, dans l'épilogue, on retrouve l'espoir, comment cela se fait-il ?

C.K. : *On est tous pleins de contradictions, sinon quel ennui ! C'est magnifique de lutter contre ses démons, de se contredire... On subit les choses mais on choisit de réagir. Les événements sont là pour qu'on évolue, pour qu'on devienne meilleur ou pire.*

C.K.